

Pages Perdues



Pages Perdues

Travail de maturité 2018

Orane Goastellec-Losego

“Happiness can be found, even in the darkest of times, if one only remembers to turn on the light.”

(Harry Potter, J.K.Rowling)

“La mort est un cadeau que nous offrent ceux qui partent.

Un cadeau exigeant, écrasant, mais un cadeau.

La possibilité de grandir, de comprendre, de s'ouvrir, d'apprendre.”

(Ellana, Pierre Bottero)

Un ruisseau d'été entouré d'une forêt verdoyante. Les feuilles bruissent sous le vent. Oiseaux et cigales improvisent une mélodie répétitive, et les moustiques piquent. Un renard passe. Sa fourrure noir corbeau se fond presque avec les troncs d'arbres, mais éclate contre l'herbe verte. Le bout de sa queue, d'un blanc neige, semble flotter comme un drapeau. Il plonge son museau dans un fruit tombé à terre. Le fruit ne l'intéresse pas. Il continue. Il est seul mais ne semble pas s'en soucier, il avance droit devant, l'air décidé. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, il ne laisse guère de traces dans le sol humide. Comme s'il était plus léger qu'il n'y paraissait.

Me voilà en train d'écrire un journal. Si j'avais su que ça arriverait ! Mais cette année va supposément être la meilleure de ma vie, et je veux retranscrire tout ça. C'est mon année des 16 ans, les "sweet sixteen". Je pars un an dans un pays anglophone, pour perfectionner mon anglais. Mais ce n'est pas l'unique raison, seulement celle pour laquelle cette expérience m'a été proposée.

En ce moment même, je suis dans l'avion, terrifiée et excitée, comme se doit de l'être n'importe qui partant vivre un an dans un nouveau pays. Pour éviter d'y penser, je fais comme d'habitude. J'écoute de la musique en imaginant des histoires folles, je lis un peu (beaucoup) et je regarde la télé. Tout pour éviter de penser, tout pour éteindre mon cerveau, qui a tendance à bien trop réfléchir.

Je sais bien que j'ai peur. J'aime penser que ce n'est pas le cas, que moi je n'ai pas peur, que je ne ressens pas ce genre de sentiment. La vérité c'est que même si je n'ai pas peur du vide, des serpents, des coups de soleils ou même de me perdre, j'ai peur quand même. Je n'ai pas peur que mon avion se crashe ou que ma maison brûle, je n'ai pas peur de potentielles personnes mal intentionnées que certains voient à chaque coin de rue, pas plus que je ne suis effrayée à l'idée de mourir. Pourtant j'ai peur. Mais je ne sais de quoi. Alors je suppose que je suis effrayée par la solitude, c'est la seule chose qui fait sens. Mais même ça, ça ne fait pas vraiment sens, puisque je suis depuis plusieurs années maintenant, une fille solitaire. Peut-on aimer être seul mais avoir peur de la solitude ?



L'avion a atterri, je suis sortie, j'ai récupéré mes bagages, passé les contrôles d'identité et de sécurité et pris le taxi. Tout cela dans une espèce de transe. Je déteste ça. Ces moments où j'agis sans m'en rendre compte, où j'entends ma propre voix dans mon esprit, mais sans que cela n'ait le moindre impact sur mes actes. Ça m'arrive presque tout le temps en test de maths. Je tente de me concentrer avant de recevoir ma copie, mais une fois celle-ci sur mon bureau, je disparaiss. Quelqu'un d'autre prend le relais, pour l'entièreté du test, et une fois la copie rendue, je n'ai déjà presque plus aucune idée de ce qu'il y avait dedans.

Je suis arrivée dans l'appartement et me suis réfugiée dans ma chambre. Il est minuit bien passé, et je n'ai pas dormi depuis plus d'une vingtaine d'heures. Pour une fois, je ne devrais pas avoir de problèmes à m'endormir. Avant de fermer les yeux, je lis ma liste de questions. Celles qui me traversent l'esprit de temps en temps, et auxquelles je m'efforce de trouver des réponses. Et j'y réfléchis en m'endormant.



Premier jour dans ce nouveau pays. Premier jour de ma quête. Il fait très chaud. Le soleil semble proche de la terre, plus proche qu'il ne l'est chez moi. Les nuages sont

absents. Ce matin, j'ai visité la maison, le jardin, la buanderie en sous-sol de l'autre côté du jardin. J'ai regardé les écureuils s'amuser dans les arbres, écouté les oiseaux. J'ai dit bonjour aux enfants des voisins, qui jouaient dans le jardin commun. Comme je commençais à avoir faim, j'ai décidé de sortir faire quelques courses et j'en ai profité pour visiter le quartier. Il y a des magasins ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, et je sais déjà que les courses ne seront pas une inquiétude. Mon logement se situe en plein milieu du campus universitaire, mais au beau milieu des vacances d'été, il n'y a pas grand monde. De ce que j'en ai vu, j'ai trouvé la ville grande, mais pas oppressante. Finalement, je suis retournée dans ma chambre. Je suis encore fatiguée et la chaleur m'écrase.



Je n'arrive pas à croire que cela fait déjà deux semaines que je suis arrivée. J'ai visité la ville de long en large, les attractions touristiques principales et tous les autres endroits dont j'étais curieuse. J'ai passé les tests recommandés pour savoir dans quelle année et quel niveau je serai, et j'ai finalisé mon inscription au lycée. Les gens ici parlent un anglais plus ou moins articulé, et j'ai beaucoup de mal à les comprendre. Je n'ai pas vraiment rencontré qui que ce soit et à vrai dire, je n'ai pas vraiment essayé non plus. Je crois que pour l'instant je me complais dans ma solitude. D'ailleurs, je me suis inscrite à la bibliothèque. Je pense pouvoir trouver des réponses là-bas. Réponses à mes questions, et à toutes celles jamais formulées. Les livres sont des mines d'or. Je pense avoir passé bien la moitié de ma vie le nez dans les pages blanches ou jaunies d'ouvrages trouvés de ci de là, et je ne le regrette pas. Une question ? Un livre. Un doute ? Un livre. Besoin de motivation, d'encouragement, de réconfort ou d'oublier ? Un livre.

J'ai donc déambulé dans les nombreuses bibliothèques de la ville, sans but précis. J'ai lu le résumé des livres dont la couverture me plaisait, je les ai reposés. Je me suis assise à même le sol, adossée au mur comme j'aime le faire, pour lire quelques premiers chapitres. Je suis rentrée à la maison avec un livre. *"The way back to you"*. Je sais déjà que j'oublierai les noms et les détails de l'histoire, peut-être même l'histoire en elle-même, mais je n'oublierai jamais ce livre. Ne serait-ce qu'en tant que premier livre lu ici.

Je n'ai toujours pas écrit pourquoi je suis là. Je tourne autour du pot, parle de la météo, et évite brillamment les sujets qui m'angoissent.

J'ai changé de pays pour tout un tas de raisons. Je veux apprendre l'anglais, bien évidemment, et je veux faire le tour du monde, donc quoi de mieux que commencer à seize ans ? Plus personnellement, j'aimerais découvrir qui je suis et qui j'ai envie d'être. Et aussi cliché que cela puisse paraître, j'ai l'intime conviction qu'il faut se perdre pour se trouver. Le pire dans cette folle (stupide ?) recherche, c'est que je ne sais pas à quoi

ressemblera le résultat. Comment suis-je supposée me rendre compte que je me suis trouvée ? Une question de plus sur ma liste infinie.

Dans une semaine je commence un camp pour filles. C'est un camp pour développer la confiance en soi, et je vais peut-être trouver quelques réponses. Les activités ont l'air amusantes, et je suis plutôt enthousiaste.



Je suis à un camp de vacances. Plus précisément dans les toilettes d'un camp de vacances. Un camp de vacances pour adolescentes. Je me suis réfugiée là dans l'optique de me reposer. Je suis fatiguée, j'ai du mal à respirer. Ma tête tourne à cause de la concentration requise pour comprendre leur anglais déstructuré. J'ai peur. Non. Mauvais terme. Je suis intimidée et angoissée. Peut-être un peu déprimée aussi. Plus je suis entourée et plus je me sens seule. Mes jambes me crient de rentrer à la maison, ma tête me dit de tenir jusqu'à la fin de la journée. Combat constant. Je pourrais prétendre être malade ? Ou juste disparaître, personne ne remarquerait rien. Pour l'instant je suis assise sur le carrelage, bien consciente que chaque seconde qui passe me rapproche de l'appel général pour la prochaine activité. Je suis mentalement trop fatiguée pour y arriver.



Le métro roule. Les gens parlent ou regardent dans le vide. La chaleur ajoute aux fatigues. J'ai peur de louper mon arrêt, et je vérifie constamment. J'ai tenu la journée. Je suis restée jusqu'au bout, puis je suis partie en courant. Je veux retrouver mon lit. Ne pas penser à demain. Ne pas penser.



J'ai fait mardi. J'ai fait mercredi. J'ai fait. Finalement, j'aime bien ce camp. Une fois passée la barrière de la langue, de la solitude et la fatigue. Les activités sont agréables ; sports aquatiques, cuisine, boxe, et discussions. Celles-ci sont nulles, mais elles font un bien fou. Le premier jour, on s'est installées en cercle, et on nous a demandé de se crier un compliment sincère. J'avais peur de mal prononcer, alors j'ai parlé doucement. Les réactions à l'exercice étaient dures à voir. Toutes ces filles autour du cercle, incapables de se faire un compliment, regardant autour bouche bée, complètement interloquées. On parle d'estime de soi et de confiance. On parle de respect et de projets. On parle de sourire et d'être sereines. Et ça fait du bien. Même quand c'est dur. Je crois que ça m'aide à me reconstruire, à accepter le fait que j'ai le droit de vivre pour moi.



Je déambule dans les rues. C'est le week-end. Dans une semaine j'aurai seize ans. Je n'ai pas peur. Je n'ai plus peur de vieillir. Pas cette année en tout cas. Je continue de marcher. Mes pensées volent, papillons. Elles montent haut, tournent, jouent les unes avec les autres. Les noires, je les chasse avec des couleurs. Ma bonne humeur les ralentit. J'ai de la musique dans les oreilles. Mes lèvres chantent. Je marche. La ville se tient debout autour de moi. Ou je me tiens debout au milieu de la ville. Je crois que c'est plus correct comme ça. Je marche. Me voilà au bord du lac. Personne ne se baigne là où je suis. C'est un port, pour aller aux îles en face de la ville. Alors j'achète un ticket, et une pomme, et j'attends. Le bateau arrive et la masse de touristes monte. Je suis le mouvement. Je déteste la foule, alors je me trouve un endroit isolé, et j'y reste les quinze minutes que dure la traversée. Les papillons jouent toujours, mais les colorés sont plus lents. Dans le bateau je ne vois pas le soleil, il fait trop sombre. La pomme dans laquelle je viens de croquer se révèle acide.

Dès que le bateau accoste sur l'île principale, je cours loin de la foule. Je passe par la plage, mets les pieds dans l'eau. Le vent est fort, il m'envoie les cheveux dans le visage. J'ai la chair de poule. Je finis par aller m'installer dans une espèce de clairière, probablement utilisée de temps à autre par les habitants de l'île. Couchée sur le dos je regarde le ciel, et les nuages qui vont si vite. Je finis par m'endormir.

J'entends du bruit et entrouvre les yeux. Un groupe d'ados de mon âge est arrivé. Ils ont un ballon sous le bras, et paraissent déçus de voir que quelqu'un s'est installé sur leur terrain. Je me décale sur un bord. Ils sourient, remercient. Je réponds, puis je me rendors.

Le ballon a fini par m'arriver dessus. Je le presentais. Une fille vient le chercher.

"Sorry. I didn't expect the ball to go this way. I have to admit that I am pretty bad at any ball game. What's your name by the way?"

"No worries, I know what it's like. Alya. Nice to meet you."

"Riley. Nice to meet you too."

Pendant qu'on parlait elle a renvoyé le ballon au groupe et s'est installée à côté de moi. Elle dit en avoir marre de jouer. Alors je souris. D'abord, je fais la comédie. Je ne m'offusque pas quand elle me fait remarquer mon accent. Je raconte d'où je viens, pourquoi je suis là. Elle me raconte qu'elle a toujours vécu là, et que c'est ok, mais qu'elle aimerait bien partir quand même. Voyager. Alors on parle. Du monde et de ses pays les plus beaux, les plus intéressants, les plus différents. De comment voyager pour pas cher, des endroits déjà visités et de ceux qui le seront. On parle beaucoup. Je souris. C'est sincère. J'ai l'impression de déjà la connaître. Ses cheveux châtain, sa peau très blanche, ses yeux noisette. Le groupe finit par nous rejoindre en rigolant.

Riley me présente son frère, et tous leurs amis. Je ne retiens ni les noms, ni les visages. Seulement les éclats de rire et les sourires.



Cette semaine, nouvelle activité. Un camp de nouveaux-venus au Canada. Ils viennent de partout dans le monde. Chine, Brésil, Pakistan, Inde, Egypte, Guadeloupe... Et ils savent ce qu'ils veulent. Université, grandes études, puis finir avocats, chirurgiens, ingénieurs ou architectes. Ils ont d'ailleurs tous émigré ici pour avoir une meilleure éducation que celle disponible dans leurs pays d'origine. D'un côté je les envie de savoir ce qu'ils veulent, alors que je suis perdue, sans aucune idée de ce que je veux faire de ma vie. D'un autre côté je me sens coupable d'avoir toujours eu ce que je voulais et ce dont j'avais besoin autour de chez moi, au point de changer de pays par curiosité.



Je jette un coup d'œil à mon emploi du temps. Chimie, Salle 363. Je suis au deuxième, il faut que je monte. Je balance mon sac sur une épaule, prends quelques-uns de mes cahiers à la main, et les plaque contre mon ventre. J'inspire profondément, sors de la classe dans laquelle a eu lieu mon dernier cours, et affiche un sourire assuré sur mes lèvres. Pour chaque cours, je change de classe, de professeur, et de camarades. Ils se connaissent tous, et j'ai toujours un peu de mal à comprendre ce qu'ils disent. Je marche donc dans les couloirs, rasant les murs. *Discrétion*. Habillée en couleurs neutres, rien de trop voyant. J'essaye de disparaître. Les cheveux détachés, pour me cacher derrière. Non je ne me sens pas seule. Non je ne suis pas intimidée. Non je n'ai pas envie de courir loin de cette école, de ces gens qui rigolent, de ces couloirs colorés. Alors je pense à Riley, et à l'après-midi que j'ai passé avec elle. Et je souris. Je me demande dans quelle école elle va.

Pour oublier la fatigue et la difficulté de tisser des liens sociaux à travers la barrière de la langue, je me concentre sur mes cours. Particulièrement celui d'Anthropologie, Sociologie et Psychologie. Durant ce cours, j'apprends et découvre avec plaisir, et je souhaiterais étudier ces sujets toute la journée. J'ai un cours de sport aussi, dans lequel se trouve une fille qui a l'air assez sympa. Elle est venue me parler à propos de mon pull à l'emblème de Poudlard, et je crois que, comme je l'avais prévu, ce pull m'aidera dans bien des situations. Je n'ai pas eu la possibilité de plus lui parler aujourd'hui, parce que je ne l'ai pas recroisée.

Je suis rentrée chez moi après les cours, épuisée par cette journée, pourtant bien plus courte que celles dont j'ai l'habitude. Je suis allée acheter les quelques affaires de cours qu'il me manquait, j'ai préparé mes derniers classeurs, et je me suis installée dans mon lit. Je n'ai rien fait de plus. J'ai juste attendu. Et le jour d'après est arrivé.



J'ai passé le week-end sur l'île, avec Riley. On s'est baignées dans l'eau froide, on a couru pour se réchauffer, on a marché au milieu des attractions pour les enfants et mangé une glace. Puis on a parlé. Je lui ai dit ma solitude de la semaine, et mes doutes sur tout. Je lui ai parlé de mes questions, et de mes tentatives de réponse. Je lui ai dit que j'avais le sentiment qu'elle pouvait m'aider.

"The only person that really can help you, and answer your questions, is you." m'a-t-elle répondu.

Le genre de phrases nunuches et inutiles qui ont le don de m'agacer. Comme si j'avais besoin qu'on me dise ça ! J'ai donc vite dévié le cours de la conversation. Je lui ai demandé comment elle se sentait, elle, par rapport à l'adolescence. Elle m'a répondu qu'elle comprenait ce que je pouvais ressentir, mais que pour elle, tout allait bien. Il suffit de ne pas penser au lendemain, pour ne pas perdre pied, a-t-elle conclu. Certes. J'ai souri et je me suis mise à courir vers le lac, puis j'ai plongé dans l'eau. Elle m'a suivi en rigolant.

En quittant l'île, quelques heures plus tard, je me suis rendu compte que j'avais de nouveau oublié de lui demander son numéro. Elle ne m'a pas demandé le mien non plus. Il faudra que je revienne la voir.



La semaine a passé rapidement. Les jours se sont enchainés, les cours aussi. En fin de journée, je rentre et je lis. Je n'ai pas suffisamment d'énergie pour faire autre chose. Mais aujourd'hui c'est le week-end. Et j'ai prévu de bouger. Je veux retourner sur la grande île, aller retrouver Riley. Je ne sais pas pourquoi. Je n'ai pas de raisons. Mais je veux le faire.

Je suis allée sur l'île, sur le terrain où je l'ai rencontrée. Mais il n'y avait personne. Alors j'en ai fait le tour. Une fois, deux fois. Personne. J'ai fini par m'asseoir sur la plage et j'ai sorti ma liste de questions. Celles que j'écris pour ne pas les oublier, et à côté desquelles je griffonne des éléments de réponse quand j'en trouve enfin. Après y avoir réfléchi pendant de longues minutes, – un quart d'heure ? une demi-heure ? Je ne saurais dire – j'ai pris un carnet dans mon sac. Brun et tout simple, il m'accompagne dans la majorité de mes déplacements. Je le sors quand je m'ennuie, quand je pense trop, quand j'ai de l'inspiration, ou quand je ressens le besoin de disparaître.

Je me suis mise à écrire. J'écris des bouts de vies. Possibles ou fantastiques. J'imagine des gens qui font ci, qui pensent ça. Et sur le papier ils m'appartiennent. Mais en réalité je ne décide pas de qui ils sont ou de leurs actions. Ils s'inventent d'eux-mêmes, s'emparent de mes mots, me font découvrir qui ils sont. Et alors j'apprends. A travers

leurs expériences, leurs vies. Parfois, écrire me permet d'avoir un nouveau point de vue sur une situation complexe, de clarifier mes sentiments quand ils sont trop confus, ou simplement d'oublier ce qui se passe autour de moi.

Assis au sommet de la falaise, il a les pieds dans le vide. 22 ans. Il regarde l'horizon. Le doux clapotis des vagues une centaine de mètres en-dessous le berce. Et ça lui donne le tournis. Que se passerait-il, s'il s'endormait juste là, maintenant ? Tomberait-il ? S'en rendrait-il compte ?

Les falaises de chez lui. Ça fait maintenant trois ans qu'il a quitté la maison de ses parents pour s'installer à Londres. Soit disant pour les études. Il est rentré ce week-end pour pouvoir fêter Pâques avec sa famille. Sa petite sœur a pris dix centimètres depuis la dernière fois qu'il l'a vue. Elle était toute intimidée et gênée de le revoir. Il n'arrive pas à croire qu'il n'est pas revenu depuis plus de deux ans. Il a honte. Comment en est-il venu à ne même pas trouver un week-end pour voir sa famille ? Ou plutôt ne même pas prendre un week-end pour celle-ci ? Trois heures d'avion aller-retour. C'est tout ce que ça aurait coûté. Mais il..

Plus d'encre. J'aurais dû prendre un autre stylo, je savais que celui-ci était presque vide. Mais j'y suis trop attachée. Alors que je me dirige vers le port pour rentrer, je tente de continuer l'histoire que je viens de commencer. Mais très vite, mes pensées dérivent dans une autre direction. Je pense à Riley. Je suis déçue de ne pas l'avoir revue. Étrangement, j'ai l'impression qu'elle a les réponses à toutes mes questions. Qu'elle sait ce que je veux savoir. Je ne l'ai vue que deux fois, mais je me sens connectée à elle.

☺

"So, what's your name again? "

"Alya. And you? "

"Lynna. "

...

"So... you're new here, huh? You remind me of myself, I was exactly like you one year and a half ago. Except for the French accent. "

J'ai du mal à croire qu'elle ait jamais été comme moi. Elle a l'air extravertie, et les cours que j'ai avec elle m'ont permis d'observer qu'elle a tendance à dire ce qu'elle pense, quelle que soit la situation. Quoi qu'il en soit je l'apprécie déjà.

☺

Assise sur mon lit, je lis ma liste de questions. Une, en particulier, a toute mon attention du moment. « Est-il vraiment important de savoir où on va pour y aller ? ». Ce matin

j'ai fait des recherches, pour m'aider à choisir quelles études je veux faire. Et je suis tombée sur le fameux conseil. « Commencez par vous demander ce que vous voulez faire de votre vie ». J'ai trouvé ce conseil tellement stupide ! Si je savais ce que je veux faire de ma vie je n'irais pas lire « Les 5 conseils pour choisir ses études » ou encore « Choisir ses études quand on est dans le flou ». Depuis la lecture de cet article, je ne cesse de me demander s'il est réellement obligatoire de savoir. D'un côté, énormément de gens font leurs choix d'études à partir d'objectifs futurs bien définis. Mais je connais aussi plein de gens qui se sont juste jetés au hasard, attendant que le métier qui leur correspond leur tombe dessus. Et ça a marché. Mais tout ça, c'est un peu comme du bluff. Et moi, je ne suis pas une joueuse.



“Sweet or Salty Popcorn? “

“Salty! “

“Sweet! “

“Definitely Sweet, there's no debate to have! How comes Salty Popcorn still is a legal thing? “

“Are the movie theatres that huge in your countries? “

“Depends where, but I don't usually go, we spend most of our time on the beach rather than inside. “

“For us it's the exact same size but I never go, I don't have time between homework and piano. “

“Sure. Thankfully you're in Canada now. “

“Yep. “

“Yew! Gaby! Why would you buy Salty popcorn!? “

Je suis allée au cinéma avec Lynna et Gaby ce soir. C'était très drôle, entre nos différences de cultures en France, en Chine, au Venezuela et celles qu'on découvre au Canada, on a tellement à partager.

C'était ma première sortie avec des amies ici, et j'ai le cœur gonflé. Ces filles font partie des gens dont on voit tout de suite qu'elles sont des personnes accueillantes et ouvertes d'esprit. On est devenues amies grâce aux cours de sports, durant lesquels on peut parler de n'importe quoi, tout en écoutant de la musique. Je les ai invitées et on s'est mises d'accord sur un film d'horreur, ce dont elles n'ont visiblement pas l'habitude. Je suis contente d'avoir osé leur demander. J'ai passé une excellente soirée. Je me suis sentie entière, et pour la première fois depuis longtemps, les questions qui me torturent sont restées silencieuses.



J'ai décidé de retourner sur l'île, encore une fois. Retrouver Riley. Je l'ai cherchée sur les réseaux sociaux, mais je ne l'ai pas trouvée. Ça me perturbe, tous les ados y sont normalement, non ?

Ça fait environ deux mois que je ne l'ai pas vue, et c'est en partie ma faute, car je n'ai pas pris le bateau depuis plusieurs semaines. Mais encore une fois, aucune trace d'elle.



Rouge à lèvres couleur sang. Les yeux en noir. Je tourne dans ma robe de vampire en rigolant. Lynna est une élève de Gryffondor, Gaby est Cléopâtre. 31 octobre, et le temps s'est rafraîchi lors des deux dernières semaines. On a toutes la chair de poule. C'est la première fois que je fête Halloween, et je me suis bien amusée. Ici, des quartiers entiers sont décorés. Les gens attendent sur le pas de leur porte, déguisés en vampires ou en cadavres. Les maisons sont recouvertes de toiles d'araignée, les jardins remplis de farces qui se déclenchent quand les gens passent à proximité, comme des têtes tombant des arbres, des haches surgissant de nulle part, ou des bruits de portes grinçantes. Des machines à fumée plongent des quartiers entiers dans un brouillard glauque et angoissant. Le tout pourrait être effrayant si ce n'était pour les enfants de tous âges courants de maison en maison, riant et hurlant. C'est la fête des morts, et les gens sont heureux. Je trouve ça un peu paradoxal. N'ont-ils jamais perdu qui que ce soit ? Ou ont-ils juste appris à en sourire ? Ou ont-ils oublié ? Peut-être même font-ils semblant...

Quoi qu'il en soit, Gaby, Lynna et moi nous sommes assises sur un banc, les jambes lourdes d'avoir trop marché, les sacs pleins de friandises. Nous nous racontons des histoires d'horreur, et nous rions de nos frissons en engloutissant du chocolat.

C'est la fête des morts, je me sens vivante.

Un épais manteau blanc a recouvert une forêt de conifères. Les animaux se font discrets. Certains hibernent, d'autres se cachent. Quelques-uns, mieux adaptés, continuent leur vie comme si de rien n'était, et laissent de nombreuses traces dans la neige, qui disparaissent aussi vite, recouvertes de sucre glace.

L'animal est roulé en boule, sous un conifère. Sous son corps, un creux dans la couche de neige indique qu'il est là depuis longtemps. Petit à petit, il se fait ensevelir par le poids du ciel. Ses yeux entre-ouverts regardent dans le vide. Il est complètement immobile. Il a maigri depuis la dernière fois. Il a arrêté de se nourrir. Il a arrêté.

Je suis malade. L'hiver vient à peine de commencer, et je suis malade. Je ne sais pas de quoi. J'ai juste de la fièvre. De plus en plus de fièvre. Vendredi soir, j'ai eu la sensation que ma peau brûlait. J'ai pris quelques médicaments. Ce matin, lundi, j'étais à 38.5°. Le médecin n'a pas su dire ce que j'ai.

Mardi. Plus de 39° de fièvre ce matin. Je n'ai pas mal. Juste très froid, très chaud, et beaucoup de fatigue. Je ne mange pas. Médecin demain.

Mercredi. Pneumonie. Dû aller à l'hôpital. Radios prouvent pneumonie. Tellement fatiguée. Prends antibiotiques adaptés.

Vendredi. J'ai failli me noyer aujourd'hui. Allongée dans le canapé. Le liquide dans mes poumons s'est déplacé, je n'ai plus pu respirer, j'ai paniqué. Il n'y avait personne autour de moi et j'étais complètement incapable d'appeler à l'aide. J'ai fini par cracher violemment avant de pouvoir me remettre à respirer. Je n'ai pas pu faire redescendre mon rythme cardiaque pendant les dix minutes qui ont suivi. J'ai eu peur. La seule pensée que j'ai eue pendant que je suffoquais était : "Cette sensation est la pire du monde. Que ça s'arrête. Je ne veux plus jamais vivre ça. "



Les bruits dans ma trachée augmentent de jour en jour mais j'ai un peu moins de fièvre. Lynna m'a envoyé les cours que j'ai manqués, mais je n'ai encore rien eu la force de rattraper.

Je vais mieux. C'est samedi, j'ai l'impression d'avoir couru un marathon chaque jour de la semaine. Sinon j'ai recommencé à lire cet après-midi, après avoir passé vingt-cinq minutes à contempler le livre au pied du canapé en rassemblant la force nécessaire pour l'attraper. J'ai lu un demi chapitre avant de m'endormir dessus. J'ai dormi le reste de la journée, malgré les bruits dans ma trachée à chaque respiration.

Je suis sortie ce soir. Je suis allée marcher un petit peu dans la rue. J'ai entendu dire que de l'air frais ferait du bien à mes poumons. Je ne suis pas sûre que l'air soit très pur en plein cœur d'une grande ville, mais quoi qu'il en soit, je me sens mieux. J'ai même mangé. Je n'avais envie de rien du tout, mais je me suis forcée à prendre quelque chose que j'aime en temps normal. Je pense que la gaufre et la pâte à tartiner au fond de mon estomac m'ont redonné un peu d'énergie.



"I don't know how you do this, I can't even stand on these things. "

"It's easy, you just let them go, and let your body follow. "

"Never heard such a bad explanation of how to slide. "

J'ai passé les deux dernières semaines à rattraper les cours que j'avais manqué lorsque j'étais malade. Alors j'ai décidé de sortir aujourd'hui pour aller patiner avec Lynna et Gaby. Mais il fait froid. Très froid. J'ai les mains gelées, les orteils également. Le cœur

peut-être, aussi ? Je suis toujours fatiguée à cause de ma pneumonie, et j'ai un peu la tête qui tourne. Je regarde autour de moi. Les gens glissent en rond et en riant. Les hauts immeubles du quartier des finances nous entourent, illuminant la petite place de leurs lumières. J'ai l'impression d'être dans une photo. Une photo floue. Une photo avec des gens qui bougent. Je me sens immobile. Lente. Ralentie. J'ai la tête qui tourne. Je vais rentrer.



Allongée sur mon lit, je ne fais rien. C'est ce que j'ai fait tout le week-end. J'étais épuisée, et j'avais besoin de repos. Enfin, je n'ai pas exactement rien fait. J'ai fait un puzzle de 1000 pièces. J'ai regardé deux films et deux documentaires. Et le plafond. J'ai beaucoup regardé le plafond. J'ai écrit aussi, un peu.



Je suis toute seule à la maison. Gaby et Lynna m'ont invitée à sortir mais j'ai refusé. Je ne sais pas vraiment pourquoi. Il paraît que je suis trop fatiguée. Alors je traîne sur Internet. Je cherche des films à regarder mais aucun ne m'intéresse. Je passe en revue toutes les activités que je pourrais faire.

Jouer du piano. Pas l'énergie. Chanter. Pas envie. Prendre une douche. Pas la motivation. Appeler mes amies en Europe. Pas le courage. Aller sur l'île chercher Riley. Ça ne servirait probablement à rien. Aller faire du sport. Pour ça il faudrait s'habiller. Je ne saurais pas quoi me mettre.

Alors je ne fais rien. Après-demain il faudra retourner en cours. Je n'en ai pas envie. Je n'ai pas envie d'écrire cette dissertation d'anglais. Je n'ai pas envie de relire mes cours de psycho. Je n'ai pas envie d'exercer mes maths.



Je regarde la neige qui tombe de l'autre côté de ma fenêtre. Cela fait plusieurs semaines maintenant qu'il fait froid et gris, ou blanc. Je ne suis pas vraiment sortie de mon lit depuis un certain temps. Je n'ai pas vraiment dormi non plus. Je ne sais pas pourquoi. Je ne sais pas comment j'en suis arrivée là. Tous les week-ends je suis malade. Le lundi matin ça va mieux, mais je suis toujours fatiguée. Alors je tire sur la corde jusqu'au vendredi soir, et le samedi, je suis malade. Je ne lis plus. Je ne veux pas voir Lynna, Gaby ou même Riley. Je ne veux voir personne. Surtout ne pas sortir. Dans ma chambre, la lumière rentre à peine. Les journées sont grises de toute façon. Il fait froid. J'ai froid. Je ne comprends pas comment j'en suis arrivée là. Je ne veux plus bouger.



Aujourd'hui en cours, Lynna avait l'air éteinte. Elle ne m'a pas adressé la parole, et a évité mon regard. J'ai eu peur que ce ne soit dû à mon absence durant les week-ends, et à mon manque d'entrain au long de ces dernières semaines. Mais j'ai vite remarqué qu'elle avait le même comportement avec tout le monde. Elle ne répondait pas au professeur, ne participait pas au cours. Elle aurait tout aussi bien pu ne pas être là. Puis, subitement, elle s'est levée et a couru vers la porte. J'ai lancé un coup d'œil à la professeure, qui a acquiescé, et j'ai couru après Lynna. Je l'ai retrouvée dans les toilettes, me suis approchée, et elle s'est mise à pleurer sur mon épaule. Pendant de longues minutes, je n'ai pas compris pourquoi. Lynna avait toujours eu l'air d'aller bien. Elle souriait en permanence, travaillait et sortait, faisait des blagues et criait haut et fort ses idées féministes. Finalement, entre les sanglots et les larmes, et après que je lui ai fourni une douzaine de mouchoirs, elle réussit à m'expliquer.



Sa grand-mère est morte.

« Et le pire » m'a-t-elle dit « c'est que quand je me suis réveillée ce matin, j'étais triste, j'avais mal au cœur, je me sentais mal, mais je ne savais pas pourquoi. Puis je me suis rappelée, et c'était comme si quelqu'un avait replanté un couteau dans la plaie. Mais en plus de la douleur, que j'ai dû recommencer à gérer et à endurer, vint la culpabilité pour la demi-seconde passée sans me rappeler, pour avoir oublié l'espace d'un instant... Je n'ai pas le droit d'oublier »

« Je sais. Je suis vraiment désolée »

Et c'est vrai. Je sais. Et je sais aussi que ça prend du temps, et que ça commence à aller mieux le jour où on arrête d'y penser sans arrêt et où cela semble acceptable, sans pour autant que cela veuille dire qu'on a oublié, ou que ce n'est plus important.

Mais je ne dis rien de tout cela, parce qu'elle ne veut ni ne peut l'entendre maintenant, et qu'elle devra le découvrir toute seule. Ça prend du temps de guérir un cœur.



Je me suis mise à pleurer. Silencieusement, les larmes ont commencé à couler. J'étais allongée sur le côté, et une larme roulait le long de mon nez alors que l'autre avait déjà mouillé le matelas. J'ai fermé les yeux pour contenir les suivantes. Parce que je ne voulais pas pleurer. Pas pour ça, pas maintenant. Pas dix ans après. J'en ai fini avec cette tristesse. Mais ça n'a pas fonctionné. Les larmes ont continué, plus fortes, plus nombreuses. Ma respiration s'est accélérée, et j'ai fini par plonger la tête dans la couverture pour arrêter ces pleurs inutiles, cette douleur soudainement perçante. C'était comme si j'avais enfermé un monstre dans ma poitrine pendant des années, qu'il venait de se réveiller, et qu'il m'en voulait. Mais il n'était pas un monstre aveuglé par la haine, il n'abrègerait pas mes souffrances au plus vite. Non. Il voulait me voir souffrir, me recroqueviller sous ses coups sans fin. Ma poitrine s'est enflammée,

ouverte en deux et j'ai entre-aperçu mon cœur, à vif. J'ai fermé les yeux encore une fois, et me suis roulée en boule encore plus serrée, les genoux contre la poitrine, les ongles plantés dans les paumes. Je me suis réveillée dans cette position le matin suivant.

Je ne vais pas dire que tout allait mieux et que j'étais prête à reprendre une vie normale dès que je me suis réveillée. Parce que ça ne s'est pas passé comme ça, et que ça ne se passe jamais comme ça. Je me suis réveillée avec une crampe au ventre, et une autre dans la poitrine. Et je suis resté étendue sur mon lit à regarder le plafond. Pendant cinq minutes, puis dix, puis beaucoup plus. Et pour une fois, je ne pensais pas, je n'analysais pas, je ne ressentais pas. Je regardais le plafond. Avec toute la force dont je pouvais faire preuve. Et puis finalement, une pensée a atteint mon cerveau, mon système conscient. Et j'ai eu mal. Alors j'ai attrapé mon ordinateur, posé au pied de mon lit, et j'ai ouvert YouTube. Regarder une vidéo. Qu'importe laquelle, complètement au hasard. Je me suis concentrée dessus, et je n'ai pas eu à penser à autre chose pendant sept minutes cinquante-deux. Puis quand elle a été finie, j'en ai regardé une autre. Et j'ai fait ça toute la journée. Et un bon bout de la nuit. Puis je me suis rendormie.



J'ai reçu une enveloppe. Elle est de petite taille, et de couleur blanche. D'un blanc cassé qui paraît gris. Mon nom et mon adresse sont écrits avec une écriture cursive et élégante sur le recto. Rien n'apparaît sur le verso. Je l'ai posée sur mon bureau et suis retournée dans mon lit. Pas la force de lire quoi que ce soit maintenant, ai-je pensé. Mais comme je n'avais de toute façon rien à faire, je me suis relevée, et suis allée l'attraper.

La lettre, écrite dans la même écriture cursive, est plutôt courte.

Ma chère Alya,

Cela fait très longtemps que nous ne nous sommes pas vues, et j'ai appris que tu n'allais pas très bien. Je me sens un peu responsable de ne pas t'avoir recontactée durant les derniers mois. J'ai eu beaucoup de choses à faire, beaucoup de travail, avec beaucoup de gens...

Voudrais-tu venir sur mon île pour parler avec moi ? Cela pourrait t'aider à aller mieux. Je t'attendrai toute la semaine, de 16h à 18h30, sur la plage la plus à l'ouest. Viens quand tu veux.

Avec toute mon amitié,

Tu me manques,

Riley

Je n'ai pas bougé pendant deux jours entiers. Je trouvais cette lettre bizarre, et je n'avais toujours pas envie de me lever. Puis j'ai décidé que je n'avais rien à perdre, et que peut-être, parler pourrait m'aider. Alors je suis sortie de mon lit, ai enfilé un pantalon et un t-shirt pris au hasard dans mon armoire, ai attrapé mon carnet, un stylo et de quoi payer le ticket de bateau et je suis sortie. Je suis arrivée sur la plage à 15 h, et je me suis allongée sur le sol. J'ai regardé les nuages bouger dans le ciel, et je me suis dit que seulement pour ça, ça valait la peine d'être sortie.

J'ai attendu sans bouger jusqu'à 16h, mais Riley n'est pas arrivée. À 16h30, après m'être demandé une vingtaine de fois si elle était en retard, si elle en avait eu marre de m'attendre les jours précédents ou même si je m'étais trompée de plage, j'ai sorti mon carnet pour essayer d'arrêter de trop réfléchir.

Et je me suis mise à écrire. Je ne sais pas pourquoi j'ai écrit ça. Je ne sais pas ce que ça veut dire. J'ai juste écrit.

Continue d'avancer. Continue d'avancer. Continue d'avancer. Continue d'avancer. C'est la litanie qu'elle se répète depuis plusieurs heures maintenant. Elle doit continuer d'avancer. Elle n'a pas le choix. Elle le sait très bien, si elle s'arrête c'est la fin.

Mais la vérité c'est que je n'en peux plus. Je ne peux pas dire que je n'ai plus la force. Parce que je l'ai encore et je l'aurai toujours, mais je suis fatiguée. Mes yeux brûlent et mes muscles trop contractés me demandent de m'arrêter, de m'allonger sur le sol. Mais je sais que je ne dois pas. Tout ça n'est pas le pire. Loin de là. Ce qui est pire, c'est le froid. Celui qui me ronge. Celui qui s'insinue. Celui qui ne cède sa place qu'à l'humidité. Ça a commencé il y a 4 heures. D'abord juste mes orteils et mon nez. Je suis bien habillée. Mes épaisseurs de vêtements me gênent à chaque pas.

Elle s'est réveillée il y a un peu plus de 6 heures dans la neige. La vérité c'est qu'elle ne sait même plus qui elle est, ni pourquoi elle est là. Mais elle continue d'avancer parce qu'elle n'a que ça à faire. Et parce qu'elle ne peut pas s'arrêter.

La neige est de plus en plus abondante. Le vent de plus en plus fort. Le froid de plus en plus glacial. Et mon corps est de plus en plus lourd. Mon esprit lui, est de plus en plus léger. Il s'échappe à la moindre occasion, il va voir ailleurs, il flotte autour de moi, il s'échappe. Il s'échappe. Mais ce n'est pas grave tant que je continue d'avancer. Contre le vent. Contre la neige. Contre le froid. Contre le monde. Je n'ai pas peur. Je ne sais pas où je vais. J'avance.

Elle est bien plus forte que ce qu'elle ne pense. Elle est transie et ça se voit. Elle a les habits trempés jusqu'à la peau. Elle a les lèvres bleues. Les doigts, dans ses gants, le sont aussi. La tête baissée, elle regarde le sol, mais elle continue. Keep going. On dirait qu'elle pourrait continuer pour toujours.

Je viens de voir un arbre au loin. L'étendue blanche tout autour de moi n'est rompue que par cet arbre, et je décide de le prendre comme un signe. Je vais continuer jusque-là, puis je m'assiérai un petit peu, pas plus de dix minutes. Dix minutes contre l'arbre. Juste pour me reposer un peu, parce que mes jambes ne tiennent plus. Pas plus de dix minutes je me le promets. Pas plus.

Elle est arrivée près de l'arbre. Elle s'assoit lentement et s'appuie contre le tronc. Elle ferme les yeux, masquant ainsi la ressemblance entre le bleu de ses yeux et celui de ses lèvres. Elle est belle là, dans le froid et la douleur. Dans le calme et la tempête. Dans le vide et le silence. Elle a l'air conf...

ortable ! Voilà, c'est le mot que je cherchais ! La fatigue me fait perdre les mots, mais au moins je me repose maintenant, je suis confortable. La vérité c'est que je ne veux plus me lever. Mon esprit continue de s'envoler morceaux après morceaux, mais de plus en plus rapidement. Je ne dois surtout pas m'endormir. Surtout pas m'endormir. Surtout pas dormir. Ne pas dormir. Pas dormir. Ouvrir les yeux. Ouvrir les yeux. Ne pas dor...

Le sujet 16F263ON vient de s'endormir. Elle ne va pas tarder à commencer à geler. Ses mains ne sont déjà plus que des blocs de glace. Elle a tenu jusqu'au test de l'arbre. C'est le record pour sa catégorie d'âge. Elle était forte, elle aurait pu aller jusqu'au bout.

J'ai écrit ça, puis je suis rentrée à la maison. Et là, j'ai recommencé à écrire. J'ai écrit sur tout et sur rien. Écrit des descriptions et des actions. Des sentiments et des ressentis. J'ai écouté des musiques en écrivant, parce que ça m'apaisait, puis j'ai commencé à chantonner. Et finalement, quand lundi matin est arrivé, je suis allée en cours. J'ai vu Lynna et on a parlé. Elle va mieux. Un peu. Elle fait son deuil. On sait toutes les deux que cela ne se fera pas en une semaine. Mais le seul moyen d'y arriver, c'est de continuer à avancer. Pour elle comme pour moi. Je sais aussi que mon rôle dans tout ça, c'est de la soutenir. Et en faisant ça je me soutiens moi-même aussi. Je me prouve que je sers à quelque chose. J'ai un impact sur quelque chose.

Quand je suis rentrée à la maison ce soir, je n'avais (pour changer) aucune motivation à travailler. Alors j'ai enfilé un legging de sport noir et mon t-shirt de gym gris, et je suis allée courir. Ça faisait tellement longtemps que je n'avais plus fait de sport pour moi-même, en dehors des cours, que j'avais oublié à quel point ça pouvait faire du bien. Je suis rentrée suante, éreintée, et avec le plus grand sourire que je n'avais eu depuis longtemps.

Le sol est un véritable mélange de vert et de blanc. Le vert de l'herbe qui revit après l'hiver, et le blanc de la neige qui s'obstine un dernier mois. La couche de glace sur les points d'eau a disparu, mais leur fraîcheur est toujours saisissante, voire douloureuse. Le renard s'est remis en action. Il court, s'amuse, semble presque danser.

Je n'avais pas vraiment envie de sortir, mais je me suis laissé convaincre par Lynna et Gaby.

L'école organise une fête pour la fin de la période d'examens, et elles avaient décidé qu'on y irait. Pas le choix. Alors je suis venue. Il y a une structure gonflable sur laquelle nous sautons en criant et en faisant des figures. Le soleil est haut dans le ciel, la chaleur a réapparu. On transpire beaucoup. Bizarrement, je me sens bien. Je ne regrette pas d'être venue. Alors même que je me fais cette réflexion, mon ventre se contracte. Pourquoi je me sens bien ? Pourquoi je ne me suis pas sentie comme ça depuis plusieurs semaines ? Qu'est-ce qui fait que-

"Alya! Is everything all right? "

J'avais arrêté de sauter. Je me rends compte que j'ai du mal à respirer. Je souris.

"Yep. Just need a break."

Je sors de l'attraction gonflable précipitamment, et vais me réfugier dans les toilettes. Je jette un coup d'œil dans le miroir. Je n'ai l'air de rien. Je baisse le regard. Mon cœur est toujours en train de sprinter. J'ai mal à la tête. Je relève les yeux et me concentre sur le reflet de mes pupilles. Inspire. Une fois. Expire. Lentement. Doucement. Inspire. Expire.

Ça va aller. Tout va bien se passer. C'est normal d'être heureuse. J'ai le droit. Tout va bien.

Je suis ressortie des toilettes une dizaine de minutes plus tard. Je suis retournée vers Gaby et Lynna. Et j'ai recommencé à m'amuser. J'ai eu l'impression de faire semblant pendant un petit moment. Puis l'impression est partie, et je me suis juste sentie bien. Confortable. Tout va bien.



Je rêve. Lynna joue du piano sur la scène, et je me suis fait emporter par la musique. Son compositeur préféré est Chopin, elle a donc décidé de jouer la sonate en si mineur, Op.58. Je sais déjà qu'elle va gagner ce concours. Si elle gagne, on part une semaine à Montréal. Elle a déjà gagné.

Les semaines ont passé depuis la mort de sa grand-mère, et le temps s'est réchauffé. Progressivement, la neige a disparu et le vent a cessé de geler chaque main et chaque visage qu'il pouvait trouver. J'en ai profité pour recommencer à vivre. Je me suis remise à travailler, un peu, et à sortir. J'ai toujours, de temps en temps, le cœur qui se crispe de tristesse, mais dans l'ensemble tout va mieux.

J'ai voulu contacter Riley, pour la remercier, parce que je pense sincèrement que de sortir pour la voir sur l'île, même si je ne l'ai finalement pas vue, m'a beaucoup aidé. Mais je ne sais toujours pas comment la joindre. Je ne sais pas non plus pourquoi elle n'était pas là quand je suis allée la rejoindre. J'y suis retournée depuis, mais aucune trace d'elle.

Les applaudissements autour de moi me tirent de mes rêveries. Lynna salue, et sort de scène. Les autres concurrents enchainent, et l'heure des résultats arrive. Sans surprise (pour moi tout du moins) Lynna a gagné. Il va falloir organiser notre voyage à Montréal, pour la prochaine étape de sa compétition.



5 minutes. Je cours. Le temps est encore un peu frais, et mes poumons sont un peu compressés. Mais mon esprit est clair. J'ai beaucoup couru ces dernières semaines. J'ai explosé mes distances et mes durées. En fatiguant mon corps, j'ai permis à ma tête de se reposer, et j'ai maintenant la capacité de courir en vidant ma tête de ses pensées, ou au contraire, en réfléchissant à différentes choses.

10 minutes. Mon corps commence à chauffer. Le paysage défile, le soleil m'éblouit. Je courrai 50 minutes aujourd'hui, peu importe la vitesse. Je repense aux derniers mois de ma vie. Je repense aux larmes et à la douleur. Je repense au noir dans ma tête. Avec du recul, je me rends mieux compte que ce n'était pas normal, que je n'avais aucune raison de me sentir aussi vide. Globalement ça va mieux maintenant. Quand le monstre me rattrape, c'est suffisamment progressif pour que je puisse réagir. Alors je mets mes baskets et je vais courir. Ou j'appelle mes amies pour sortir faire un truc. Ou j'écris.

20 minutes. C'est le moment où ça commence toujours à être difficile. C'est pas grave. Il faut fermer le cerveau. Mettre de la musique. "Not Afraid", Eminem.

*We'll walk this road together through the storm
Whatever weather, cold or warm
Just lettin' you know that you're not alone
Holla if you feel like you've been down the same road*

22 minutes. J'ai mal aux jambes. J'ai mal aux jambes. J'ai mal aux jambes. Tais-toi et écoute. J'ai mal aux jambes. Tais-toi j'ai dit.

*And I just can't keep living this way
So starting today, I'm breaking out of this cage
I'm standing up, I'mma face my demons...*

30 minutes. La partie difficile est passée, c'est le second souffle. J'ai pu reconnecter mon cerveau. J'ai l'impression que je pourrais courir des heures. À chaque fois c'est pareil, au bout d'un certain temps passé à courir je n'en peux plus, et 10 minutes après, je me sens mieux que quand j'ai commencé. Peut-être que la course est une métaphore de la vie ? Un truc du genre « traverse les épreuves et tu en seras plus fort après » ?

Du haut de mes seize ans, je n'en sais rien. D'ailleurs, certains diront que je ne sais rien des épreuves de la vie, que je ne sais rien de la vie tout court. Je n'ai pas d'avis là-dessus. Peu importe. Je cours et j'apprendrai sur le tas.



On arrive dans la chambre d'hôtel en rigolant, et je lance mon sac sur le canapé. Lynna se précipite pour mettre les fruits dans le frigo. On a prévu une semaine avec des dépenses minimales sur la nourriture pour pouvoir faire autant d'activités que possible à côté. Dépenses minimales, mais nourriture saine, et on a déjà emporté de la maison un certain nombre de fruits. On s'assoit sur le lit et on attribue une ou deux activités à chaque jour de la semaine, en commençant par demain, jour de la finale de sa compétition de piano. On parle aussi de la **prom**, le bal de fin d'année, qui aura lieu à la fin de la semaine, une fois les examens corrigés. On doit se trouver une robe, et je n'ai aucune idée de ce que je veux. Ce que je sais, c'est que ça fait du bien d'avoir des préoccupations ridicules.



Aujourd'hui, je me suis mise à mon bureau, parce que je voulais écrire. Mais je n'ai pas su quoi écrire. Aucun personnage ne s'est imposé à moi, aucun décor n'est apparu. Et je n'avais pas envie d'écrire sur des sentiments négatifs. Je me sens mieux, et j'avais envie que cela soit visible dans mes mots. Mais je ne savais toujours pas quoi écrire. Alors j'ai décidé de transmettre un message d'espoir, car incapable de transmettre du bonheur.

J'ai écrit 3 lettres.

Une pour la petite Alya de 6 ans, pour qui les règles du monde viennent de changer, sans que personne ne l'avertisse, et sans que personne ne lui explique comment jouer avec les nouvelles règles.

Une pour l'Alya de 11 ans, pour lui dire que s'enfermer dans les livres et se fermer au monde, ça peut aider, parfois. Mais c'est aussi un piège vicieux, dont on ne se rend compte que trop tard. Pour lui dire de vivre. Et pour lui dire de se méfier de la perfection. Elle tue plus qu'elle n'apporte.

Finalement, une pour Alya, 1 an plus tôt. Pour la prévenir que ça va faire mal et que cette fois-ci, encaisser ne suffira pas, mais qu'il faudra aussi se défaire de certaines douleurs. Mais aussi et surtout, pour lui dire qu'elle peut le faire. Et que ça en vaut la peine, car ce qui vient après est intéressant. Elle est curieuse Alya, elle s'accrochera juste pour savoir ce qui vient après.

J'ai mis chaque lettre dans une enveloppe, et je les ai glissées dans mon carnet d'écriture. En rentrant chez moi, à la fin de l'année, j'irai les poser à trois endroits différents. L'arbre sous lequel je jouais souvent quand j'avais 6 ans, la cachette où je

lisais quand j'avais 11 ans, et l'endroit où j'ai dit au revoir à mes amies en partant au début de l'année.



Je ne peux pas vraiment expliquer comment et quand tout a commencé à aller mieux. Je ne peux pas dire « à partir de ce moment-là, ce moment précis, je savais que ça irait mieux ». Je peux juste dire, que jour après jour, je me suis levée un petit peu plus légère. Mais c'est imperceptible. Le processus a lieu tellement progressivement, que je ne m'en suis rendue compte qu'une fois celui-ci déjà bien entamé. « Ah ! Tiens ! Je me sens moins triste. J'ai plus d'énergie. Depuis quand suis-je comme ça ? »



C'est finalement la prom. Lynna et moi avons passé plusieurs heures à chercher les robes qui nous conviendraient dans les rues de Montréal, espérant une arrivée digne dans la salle des galas. Mais il pleut. Alors nous courons, en talons. Gaby nous rejoint une dizaine de minutes plus tard dans le même état. Aucune importance. Tous les gradués sont là. Belles robes, beaux costards, personne n'est mal à l'aise. C'est juste amusant. Les gens rigolent tout autour de moi, et les groupes se mélangent. Des clichés sont pris par une photographe professionnelle, puis nous regardons un diaporama de photos des gradués durant les quatre dernières années, soit depuis leur arrivée au lycée. Puis la soirée suit son cours. Repas raffiné autour de tables rondes et danse.



En rentrant chez moi ce soir-là, je me fais la réflexion que je n'ai pas eu les réponses aux questions que je cherchais cette année. Pas sous la forme que j'attendais en tout cas. Je ne sais toujours pas ce que je veux faire, ni qui je suis ou même qui je veux être. Mais j'ai quand même appris plein de choses. Je n'ai pas les mots pour les décrire où les nommer, mais elles sont dans un coin de ma tête, me font voir les choses de manières différentes. Je ne veux pas quitter cet endroit. Il me reste encore une semaine.



“What do you want to try first? ”

“This one! ”

“No, please, let's start with something smooth. ”

Trois jours avant le départ.

On a dormi chez moi cette nuit, et on s'est levées tôt pour aller à Wonderland, un énorme parc d'attractions. Maintenant, on a la journée pour tout essayer.

Et c'est ce qu'on fait. Le tout parsemé de parts de pizza et de glaces pour être sûres que nos estomacs restent bien accrochés.

Depuis le sommet d'un manège, j'ai repéré au loin une autre attraction qui a l'air amusante. Je ne pense pas que les filles seraient partantes, mais je leur demande quand même.

"What do you think about this? Would you want to try it? "

"Never, you're completely crazy. I will never ever do that. I would rather eat only carrots for an entire week. "

"Hmmm... Why not... I don't really know, it's really high. Completely crazy. But it can also be really fun. Want to get closer? We could get a little more information. "

L'attraction est à l'autre bout du parc, et il nous faut un certain temps pour y arriver, d'autant plus qu'on s'arrête régulièrement pour essayer un nouveau manège que nous n'avions pas vu avant. Mais finalement, nous arrivons devant et ce qui n'était au départ qu'une blague devient plus réel. Il s'agit donc d'un fil, au bout duquel sont attachées une, deux ou trois personnes. Les courageux sont ensuite tractés à plus de 50m de hauteur par un enchevêtrement de câbles, avant de devoir tirer sur une cordelette pour se débarrasser du superflu, et tomber en chute libre. Une fois la chute libre finie, le fil prendra un mouvement de pendule qui mènera les participants à 30 puis à 15 mètres de hauteur, avant de s'immobiliser progressivement.

Maintenant qu'on le voit de tout près, Gaby est encore plus certaine qu'elle ne veut pas s'en approcher. Lynna flippe complètement. Elle pose un demi milliards de questions aux instructrices de l'attraction.

"How does it work? Is it safe? No, I mean, is it **safe**? The safest thing in the whole place you say? Sure? Any accident? So, when we arrive up there, we have to pull on that thing? Just after you say *Fly*? And what if we can't pull on it, do we stay up there forever? What do you mean, there is no other way to go down? Aaaaaaaaaaah I am scared. "

Après une bonne vingtaine de minutes à paraphraser les mêmes questions sans s'arrêter, elle me regarde, terrifiée.

"I can't do that. I really want to do that. Aah. Alya, I don't know what to do. "

"Then I suggest we just do it. You won't regret it. "

Je la regarde paniquer en me demandant où est passée ma peur. J'ai toujours aimé les activités à sensations fortes. Mais je les commençais toujours avec un peu d'angoisse,

d'appréhension. Là, rien. Le vide. Je n'ai pas peur. Je suis juste curieuse. Qu'est-ce que je vais ressentir ? Est-ce que ça fait peur ? Aurais-je l'impression de voler ?

Le groupe qui passait avant nous vient de s'arrêter. Les trois garçons qui ne faisaient pas les fiers trois minutes avant ont d'énormes sourires. Je les entends rigoler pendant qu'on les détache de l'installation.

"Gaby, are you sure you don't want to try with us? "

"Definitely. "

Alors même qu'on s'installe dans les câbles, Lynna jure beaucoup. Elle répète qu'elle a peur, et qu'elle n'est vraiment pas sûre que c'est une bonne idée. Moi, j'attends. J'attends de voir, de comprendre. Je la rassure comme je peux, mais elle n'écoute pas vraiment. Le sol s'éloigne, Gaby rétrécit. Nous voilà en haut. C'est Lynna qui devra tirer sur la corde, elle voulait en avoir le contrôle. On attend le signal. Moi, les yeux grands ouverts, regardant le parc et l'horizon. Lynna, les yeux clos, le corps crispé. Puis la voix des hauts parleurs retentit.

"Three. Two. One. Fly ! "

Lynna tire un coup sec. Nous sommes propulsées vers le sol. Mais la chute n'est pas longue. Le mouvement de balancier prend vite le relais et nous volons vers le ciel, en face d'où nous étions avant. J'ouvre les bras comme un oiseau, et me mets à crier d'exaltation. Je me sens bien, j'ai l'impression de voler. Lynna a finalement ouvert les yeux. Elle joint son cri au mien et son corps se décrispe.

"Thank you" crie-t-elle par-dessus le vent qui siffle autour de nous.

"For everything. "



Je rentre ce soir-là, fatiguée mais heureuse. Je pars dans deux jours, ma valise est prête, moi un peu moins. Je ne veux pas partir. Je me suis fait des amies ici. J'ai passé de bons moments. J'ai découvert plein de choses, et j'ai appris l'anglais. Pourtant, dans ma chambre, ma valise m'attend. Ouverte comme éventrée. Pleine et désordonnée. Sur le dessus, les trois lettres. Elles attendent d'arriver à destination.



Me voilà dans l'avion. Je regarde par la fenêtre la ville qui s'éloigne, dans les derniers instants avant que nous ne disparaissions au-dessus des nuages. Toutes mes affaires sont retournées dans ma valise bleue, qui est cachée quelque part dans les entrailles de l'avion, je ne sais pas trop où. Les gens autour de moi n'attendent que le repas avant

de sombrer dans le sommeil. Je n'ai pas du tout envie de dormir. Je me repasse en boucle les dernières semaines.

Gaby rigole. Lynna aussi. Je fais probablement pareil. Nos visages sont couverts de poudre. Gaby à l'air de s'être étalée de la farine sur le visage, Lynna a mis un rouge à lèvres qui ne va pas du tout à son teint. Je jette un coup d'œil dans le miroir. Je suis orange. Je rigole de plus belle. Clic.

Je saute sur le lit de Gaby et prends tout de suite le bouquin qu'on feuillette à chaque fois qu'on est les deux chez elle. Elle rigole, et avec la ville qu'on voit à travers la baie vitrée de sa chambre, le moment me paraît irréel. J'aimerais pouvoir prendre une capture d'écran de ma vie. Là. Maintenant, tout de suite. Clic.

Gaby ajoute de l'oignon rouge dans le wok. Beaucoup d'oignons rouges. Elle aime ça. Elle a les yeux qui pétillent, et les odeurs de poulet dans sa cuisine me donnent une impression de déjà-vu. Clic.

Lynna se lève. Elle vient de finir sa prestation de piano au concours canadien. Elle est stressée, elle oublie de saluer. Son duo la retient, et elle salue toute gênée. Elle repart dans les coulisses, en me jetant un coup d'œil joyeux. Enfin je crois. Clic.

Lynna a gagné son concours de piano, alors qu'elle ne s'y attendait pas. J'ai trouvé qu'elle était très douée. Maintenant il nous reste une semaine pour visiter Montréal. Clic.

Lynna danse, ses talons à la main. La robe de Gaby, d'un bleu nuit, paraît presque noire sous les lumières. La musique n'est pas terrible, mais elle est bien pour danser. Et c'est ce que tout le monde fait. Demain, j'aurai des cloques. Et mon pied tout juste sorti du plâtre ne devrait peut-être pas danser en talon toute la soirée. Mais tout ça n'a pas d'importance sur le moment présent. Clic.

Les paquets de popcorn vides traînent sur la table basse. Etalées par terre ou sur le canapé, on regarde le troisième film de la soirée. Gaby est encore traumatisée du film d'horreur vu juste avant et a insisté pour qu'on regarde un autre film pour se changer les idées. Ça nous arrange bien, personne n'a envie de dormir. Clic.

Et tout d'un coup je repense à Riley, que je n'ai pas revue depuis des mois. J'ai gardé sa lettre coincée entre les pages de mon carnet d'écriture, et je la sors pour la relire. Puis comme je m'ennuie, je décide de parcourir au hasard certaines pages de mon carnet. C'est comme ça que je tombe sur ce texte, écrit un an et demi en arrière, qui me perturbe grandement.

Ses ailes la déposent doucement sur la couche de glace de la rivière, et elle semble presque marcher sur l'eau alors qu'elle se rapproche de la rive. Ses grandes ailes noires battent doucement dans son dos puis disparaissent alors qu'elle met pied sur la terre ferme. Il n'y a personne autour d'elle, seulement la rivière, la forêt et la neige. Ses yeux noisette scrutent la lisière de la forêt. Ses cheveux châtain tremblent sous les mouvements du vent. Ses mains délicates montent au niveau de son cou et décrochent un collier dont le pendentif, un simple R, reposait sur la peau pâle. Elle

le laisse tomber sur la neige, et le halo de lumière qui l'entourait jusqu'alors se dissipe. Elle se dirige enfin vers la forêt, et disparaît entre les arbres...